

ÉRIC PESSAN
L'HOMME QUI VOULAIT
RENTREER CHEZ LUI



Le livre

Je tourne la poignée, la porte de la cave n'est pas verrouillée, et je le vois : il est là, assis au sol, sur les sacs de vêtements, il se relève d'un bond, il a peur, je suis certain qu'il a peur, je perçois tellement sa peur que j'oublie la mienne, je fais chut, tout doucement...

Jeff et son frère Norbert ont trouvé un fugitif dans la cave de leur immeuble. Est-ce un migrant ? Un criminel en cavale ? Un malade mental ? Impossible à dire. L'homme est étrange, il a la peau trop blanche, les yeux sans pupilles, et il ne s'exprime qu'en faisant claquer sa langue. Il semble traqué, mais il refuse de s'éloigner de la tour où habitent les deux frères. Comment vont-ils le cacher alors que l'immeuble, voué à la démolition, sera détruit dans quelques semaines ?

L'auteur

Adolescent, [Éric Pessan](#) aimait beaucoup lire. C'est alors qu'il a commencé, tout naturellement, à écrire ses propres histoires. L'un ne va pas sans l'autre : celui qui aime le foot a envie de shooter dans un ballon, celui qui aime le rock a envie de s'emparer d'une guitare. Un jour, bien plus tard, un éditeur s'est intéressé à ses textes. De la même façon qu'il était un lecteur curieux, il est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres, romans pour adultes et romans pour la jeunesse, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, textes écrits en compagnie d'artistes ou de photographes, recueils de croquis.

La littérature est un bonheur qu'il partage aussi en animant, çà et là, des ateliers d'écriture.

ÉRIC PESSAN

L'HOMME QUI VOULAIT
RENTRE CHEZ LUI

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Les démolisseurs viendront et leurs masses feront éclater les crépis et les carrelages, défonceront les cloisons, tordront les ferrures, disloqueront les poutres et les chevrons, arracheront les moellons et les pierres : images grotesques d'un immeuble jeté à bas, ramené à ses matières premières dont des ferrailleurs à gros gants viendront se disputer les tas : le plomb des tuyauteries, le marbre des cheminées, le bois des charpentes et des parquets, des portes et des plinthes, le cuivre et le laiton des poignées et des robinets, les grands miroirs et les ors de leurs cadres, les pierres d'évier, les baignoires, le fer forgé des rampes d'escalier...

Les bulldozers infatigables des niveleurs viendront charrier le reste : des tonnes et des tonnes de gravats et de poussières.

Georges Perec, *La vie mode d'emploi*.

Tu peux vivre heureux ici, je peux prendre soin de toi. Je ne laisserai personne te faire du mal. Nous pouvons grandir ensemble, E.T.

Steven Spielberg, scénario du film *E.T.*

Un homme court pour sauver sa vie. C'est la nuit, cela se passe juste en bas, quand plus personne ne met le nez dehors, entre 3 heures et 5 heures du matin ; les rues et les boulevards sont désertés, pas un seul bus ne circule, les gens dorment. Enfin, la plupart des gens. Parce que je ne dors pas, je suis assis dans mon lit, j'écoute. Un bruit m'a réveillé, je tends l'oreille, n'entends rien de particulier, puis des pneus crissent au loin et un moteur ronfle. Rien ne vibre dans l'immeuble, personne ne parle, ne marche. Aucun bébé ne pleure. Je me tourne dans le lit, j'aimerais me rendormir.

Le quartier est plutôt calme : à part quelques trafics dont il vaut mieux ne pas se mêler, il ne se passe rien. Et cette nuit un homme sprinte, il détale comme un fou, se force à respirer profondément pour ne pas s'essouffler trop vite, ne pas être stoppé par un point de côté ou une crampe brutale. Il file, c'est à peine si ses pas résonnent sur le bitume. Il ne peut pas s'arrêter une seconde, il n'a pas le droit à l'erreur : il doit semer ses poursuivants. C'est vital.

Je coince ma couette sous mes épaules. J'habite au troisième étage, il me semble avoir entendu claquer des talons. Ai-je vraiment entendu une course-poursuite ? C'est le début de l'été, mon store est baissé, mais j'ai laissé la fenêtre grande ouverte. Je ne sais pas comment on court quand on est poursuivi, c'est une situation dans laquelle j'espère ne jamais me retrouver. Avec un peu de chance, je n'aurai jamais à courir pour sauver ma peau.

On sait si peu de chose, en fait. On se prend une gifle de notre père, une fois, et on a l'impression que notre vie est finie. Mais, un peu partout dans le monde, ce sont des coups de couteau qui s'échangent, des balles qui trouent les corps, des machettes qui coupent, et des bombes qui explosent. J'ai déjà eu pas mal d'ennuis avec des abrutis qui voulaient me racketter dans la cour de l'école primaire. Norbert, mon grand frère, s'est fait attaquer au collège, sans vraie raison, juste parce que des types prenaient plaisir à harceler d'autres personnes. Il y a toujours quelqu'un quelque part qui trouvera drôle de s'en prendre à plus faible que lui. Norbert n'a rien voulu raconter, alors j'ai été obligé d'imaginer la scène : des grands se rassemblent, ils coincent leur proie dans un couloir, et jouent avec lui comme un chat joue avec une souris avant de la bouffer.

Je sais que Norbert a eu des problèmes, j'ai espionné une conversation de nos parents, papa disait que Norbert était un lâche. J'ai écouté un instant, puis j'ai reculé sur la pointe des pieds et je me suis enfermé dans ma chambre. J'avais honte. Honte que mon frère soit un lâche et honte que papa dise une chose pareille. Les parents devraient aider leurs enfants, non ? Il ne faut pas trop compter sur papa pour prendre rendez-vous

avec le professeur principal si Norbert ou moi avons une difficulté. Ce sont nos problèmes, à nous de les régler.

Dans mon lit, tout à fait éveillé, je tends l'oreille. Le parking est redevenu silencieux. Je repense au film que je me suis fait : quelqu'un courant pour sauver sa vie. Comment est-il possible que des gens veuillent tuer quelqu'un ? Comment peut-on avoir envie d'assassiner un être humain ? C'est incroyable quand on y pense : poursuivre un homme pour lui faire la peau. Ce qu'il faut de haine ou de stupidité ou d'aveuglement pour souhaiter provoquer la mort d'un être humain.

Un nouveau bruit monte du parking : une voiture roule, très lentement. J'écoute le ronron du moteur. Je suis tendu, la voiture passe. Je ne comprends pas mes inquiétudes, je ne sais pas pourquoi je suis dans cet état. Je devrais me rendormir.

Courir, je n'ai jamais aimé. Je préfère être tranquillement dans mon lit. Je ne cours qu'en sport, lorsque le prof ne m'en laisse pas le choix. Ou lorsque je crains de louper un bus. Je ne cours presque jamais. Je sais qu'à la rentrée – en cinquième – je devrai courir, il y a cross au programme. Je n'aime pas le sport, je n'aime pas le foot, je n'aime pas les efforts. Je m'essouffle vite.

En bas, un homme court parce que s'il s'arrête il va mourir.

La nuit est encore longue, je n'ai plus envie de me rendormir, j'envoie quelques SMS, erre sur les réseaux sociaux mais personne n'est réveillé. On est en juillet, l'été débute à peine, je ne pourrai pas compter sur les amis avant la fin de matinée. De l'autre côté de la cloison, j'entends mon frère bouger. Il a lui aussi été réveillé, peut-être par les mêmes bruits. Un

crissement de pneus monte de la rue. Les sonorités font penser à une chasse, à une course-poursuite. J'ai trop d'imagination, ce sont des gens qui s'amuse, ou des crétins qui font ronfler leur moteur. Rien d'inquiétant ne peut se passer.

Et pourtant, un homme court. S'il trébuche, s'il tombe, s'il se tord une cheville ou s'il ralentit, ceux qui le pourchassent vont lui mettre la main dessus. Et il mourra. Et jamais je ne pourrai le rencontrer pour raconter son histoire à sa place. Alors il ne faut pas qu'il se fasse prendre, il faut qu'il soit rapide, vif, rusé, discret. Il faut que ses muscles roulent comme une mécanique parfaite. Il faut que ses forces ne l'abandonnent pas. Il faut que la panique ne l'aveugle pas. Comment court-on quand on a peur ? Le danger, c'est sans doute de commettre des imprudences, de foncer sans analyser l'endroit où l'on se trouve, d'aller se fourrer dans des impasses. C'est peut-être le plus difficile : penser et courir en même temps, ne pas céder à la panique qui fait faire n'importe quoi.

Dans la chambre d'à côté, Norbert s'est levé et il marche. Un vrai éléphant qui ne sait pas être discret. Je tends l'oreille : tout est silencieux dehors, j'ai envie de me lever pour entrouvrir les stores, j'hésite une petite seconde et ne bouge pas, je suis bien dans mon lit, enroulé dans ma couette. *Une momie*, dit maman, *pourquoi tu gardes cette couette même l'été ?*

Mon cœur s'emballe soudainement. Je n'ai jamais ressenti une telle chose. Je ne suis pas du genre à prendre les rêves ou les intuitions au sérieux. Les idées se bousculent dans ma tête : je pense aux films que j'ai vus, c'est ma seule expérience de

course-poursuite. Ma vie est d'une absolue tranquillité. Norbert, lui, a pris des risques une fois, il a fait un truc terrible qui aurait pu le tuer, mais ça c'est une autre histoire, je n'aime pas trop m'en souvenir. À la maison, personne n'en parle. C'est tabou, secret. Comme une cicatrice au poignet que l'on cache en tirant sur la manche de son pull. Dans la famille, il faut dire que l'on ne parle pas beaucoup, alors, quand Norbert a pété les plombs, papa l'a puni, et l'affaire a été close. Plus un mot à ce sujet.

Un coup, brusque, en bas. Comme un corps qui heurte une poubelle. J'écoute à nouveau. Sous l'effet de la peur, on fait n'importe quoi parce qu'on ne réfléchit pas assez. Dans les films d'action, parfois, on ne comprend pas pourquoi un personnage secondaire s'enfuit pile en direction du tueur : on se dit que le scénario ne tient pas la route, qu'on prend le spectateur pour un crétin. En réfléchissant bien, au calme, je me demande si justement ce n'est pas terriblement réaliste : le personnage a tellement peur qu'il part dans la mauvaise direction parce que son cerveau est totalement paralysé.

Je n'en sais rien.

C'est difficile de se mettre dans la peau d'un autre et de raconter ce que l'on n'a pas vécu.

Là, au beau milieu de la cité, un homme court, il fonce tête baissée et plonge le long d'une haie derrière laquelle il s'accroupit pour reprendre son souffle. Les battements de son cœur sont si forts à ses oreilles qu'il est persuadé qu'on peut les entendre à des dizaines de mètres alentour. Il crache un peu de salive, elle a un goût de métal. Ses jambes ne tremblent pas, sa

volonté ne vacille pas. Il est poursuivi depuis plusieurs heures, il ne va pas craquer maintenant. Il ne pleurera pas, il ne crierà pas au secours. D'ailleurs, cet homme ne connaît pas un mot de français. S'il le voulait, il ne pourrait pas appeler à l'aide.

Lentement, une voiture glisse sur la route qui traverse de part en part la cité. Ses fenêtres sont ouvertes, ses phares allumés. À l'intérieur, cinq silhouettes. Des ombres. Des menaces.

La voiture longe la haie derrière laquelle l'homme se tasse. S'il pouvait creuser un terrier et s'y cacher, il le ferait.

L'homme n'a pas d'outils, pas d'armes. Il porte un pantalon brun taché, une vieille chemise à carreaux, des baskets usées. Ses vêtements ont quinze ans de retard sur la mode, ils ressemblent aux vieux habits dont on se débarrasse en les donnant à des associations ou en les jetant dans des bacs de recyclage disposés sur les places du quartier, comme celui du Relais à l'angle du centre commercial, plus bas. C'est sans doute ce qu'ils sont : des vêtements offerts par la Croix-Rouge ou dérobés dans un conteneur éventré.

Trop lentement et trop silencieusement, la voiture a dépassé l'endroit où l'homme tente de faire taire les battements de son cœur. Ceux qui le traquent ont perdu sa trace. Enfin.

Dans la voiture qui glisse à l'angle de l'immeuble, l'un des passagers, celui qui est assis à l'avant, joue nerveusement avec un couteau papillon dont le manche se divise en deux pour servir d'étui à la lame repliée. Il le fait jaillir de sa main, le fait pivoter entre ses doigts : la lame apparaît, disparaît, réapparaît. L'homme – sans nul doute – a vu le geste dans les films d'action à la télévision, il s'est entraîné à le reproduire, pour se donner

un genre, pour impressionner, parce qu'il croit que les mafieux font ce genre de choses pour avoir un air plus féroce. Lassé de supporter les cliquetis et les acrobaties virevoltantes du couteau, le conducteur aboie un ordre sec et l'homme range immédiatement son arme. La langue employée est peut-être du russe.

Une autre voiture effectue une grande boucle autour de la cité, elle roule vite, l'homme qui conduit s'amuse : c'est lui qui fait vrombir le moteur et fumer les pneus. Il veut que le fugitif l'entende, il veut lui faire peur. À l'intérieur, trois hommes aux visages mangés par l'obscurité. Ils savent que leur proie est par là, dans cette cité, tapie au pied d'un immeuble ou cachée dans un des squares destinés aux enfants.

Les portes des immeubles sont verrouillées, le fugitif n'a ni clé ni code. Les serrures qui nous protègent la nuit nous empêchent tout autant de porter secours aux voyageurs égarés comme aux hommes traqués.

Il reprend son souffle. Il est possible que des tics nerveux agitent les traits de son visage ou parcourent ses muscles. C'est la nuit, on voit mal, la haie n'est pas éclairée, les lumières des lampadaires du parking ne portent pas jusque-là.

De l'autre côté de la cloison, Norbert écoute maintenant de la musique, il a mis un casque, mais, comme il écoute trop fort, le rythme traverse le mur : ça fait comme un craquement aigu, comme un moustique qui tournerait autour de la tête la nuit. Le chuintement m'énerve, je n'ai aucun goût en commun avec mon frère, je n'ai jamais compris comment on peut mettre le

son aussi fort. Norbert écoute de la *dance*, des trucs à la mode, de la musique-sirop qui colle aux oreilles, de la musique pour boîtes de nuit dans lesquelles il est trop jeune pour entrer. Il écoute sans écouter, il ne connaît jamais le nom des groupes, c'est comme s'il recouvrait sa tête de décibels et de rythmiques pour ne pas entendre le silence. Ou pour se cacher derrière le mur du son ?

Le fugitif se redresse, en plus des deux voitures, d'autres personnes sont à ses trousses : des hommes à pied. Il les a vus plus tôt, ils avaient sorti des couteaux à son approche, et il a réussi à les semer dans le dédale du lotissement qui jouxte la cité.

Au loin passe une autre voiture, peut-être sans lien avec cette histoire : le fuyard replonge, il ne prend aucun risque, chaque véhicule représente un possible danger. S'il veut survivre, il ne doit pas se relâcher, il ne peut faire confiance à personne. Un grand silence s'abat sur la cité, seul un bourdonnement irrégulier provient du périphérique situé à quelques centaines de mètres. Les façades des immeubles forment des blocs d'obscurité, pas une seule lampe ne brille derrière une vitre. Dans peu de temps, les réveils sonneront, et ceux qui travaillent très tôt seront occupés à reproduire les gestes familiers qu'ils répètent matin après matin, mais, pour l'heure, c'est calme, très calme. D'un pas furtif, il s'approche du plus haut des immeubles : dix-huit étages d'opacité dressés au milieu de la nuit, sa main trouve la poignée de la porte. Il est possible que l'homme n'ait pas encore essayé de trouver refuge dans un bâtiment, il est possible qu'il ignore tout des verrous et des interphones, il est possible qu'il ait déjà essayé dix, vingt, trente portes soigneusement

closes mais qu'il garde espoir d'en trouver une ouverte, toujours est-il qu'il pousse la poignée et que la porte s'ouvre. Il ne sait pas que l'interphone est cassé depuis deux semaines, que les habitants de la tour ont fini par ne plus verrouiller l'entrée, excédés de devoir descendre dès qu'un ami ou un parent leur rend visite. Depuis l'annonce du plan de rénovation urbaine plus rien n'est entretenu. La société de HLM ne va pas investir un centime pour réparer un interphone qui devra être démonté dans quelques mois.

Le plus silencieusement possible, le fugitif entre, il n'allume aucune lumière. Parvenu au fond du hall, il a certainement un instant d'hésitation : monter ou descendre ? Il réfléchit vite : en haut habitent des gens, claquemurés et possiblement hostiles vis-à-vis d'un étranger traînant dans les escaliers en pleine nuit. Il descend : ce sont les caves, des portes de bois brut ouvrant sur des locaux de quatre mètres carrés encombrés de cartons, de vieux meubles, de vélos parfois, toutes fermées par de gros cadenas, à l'exception d'une seule : la cave de notre appartement que Norbert a oublié de refermer hier soir. Son vélo est jeté contre le mur de parpaings. La cave est presque vide : nos parents stockent là des trucs à moitié cassés qui pourraient encore servir, un vieil aspirateur qui n'aspire presque plus, la table basse en verre dont mon lourdaud de frère a fêlé le plateau par accident voilà trois ans, l'emballage de la télévision, celui de la box Internet, des vêtements qui ne vont plus à personne, les jouets que nous avions enfants. L'homme étend au sol un manteau trouvé dans un carton et s'allonge. Il respire lentement, n'arrive pas à trouver le sommeil tout de suite, il repense à la traque, à l'endroit d'où il vient, à ce qu'il fera demain. Il demeure sur

ses gardes : être dans une cave le sauve tout en l'enfermant dans une cage. Il n'y a pas d'autre issue que l'escalier. Le visage de l'homme est invisible dans l'ombre du sous-sol. Il regarde dans le noir, dans le vide, il semble impossible qu'il puisse s'abandonner au sommeil et pourtant il finit par s'endormir puisque Norbert le trouvera et le réveillera dans quelques heures.

Plusieurs voitures glissent entre les immeubles, des hommes marchent, s'envoient des SMS, chuchotent dans un français maladroit. S'ils ont perdu la trace de leur proie, ils savent qu'elle n'est pas loin. Le fugitif est entré dans la cité et il n'en est pas ressorti.

Plus personne ne bouge dans la chambre d'à côté, Norbert s'est rendormi, les écouteurs aux oreilles. La nuit est si calme que je ne suis plus certain d'avoir entendu des bruits tout à l'heure, je coupe mon téléphone, ça ne sert à rien d'envoyer des messages, tout le monde dort.

C'est une de ces nuits où il n'y a qu'à attendre l'arrivée du jour en regardant danser les lumières des phares sur le plafond et en écoutant les bruits de la rue.

Il est possible que la traque n'ait pas ressemblé à la manière dont je l'imagine en l'écrivant, mais peu importe. Je ne parviendrai jamais à recomposer en détail ce qui s'est passé cette nuit.

Il est également possible que, de rage, un des hommes en bas donne un grand coup de pied dans une poubelle : j'entends le boucan qu'elle fait en se renversant et je m'endors à mon tour.

Le fugitif, mon frère tombe sur lui en descendant à la cave. Ou plutôt, c'est l'homme qui lui tombe dessus. Je ne sais pas pourquoi Norbert s'est levé tôt, je ne sais pas ce qu'il va faire en bas. Depuis le début des vacances, il n'est à la maison que pour les repas. J'ai tenté de comprendre où il se rend chaque jour, je lui ai posé la question, il m'a regardé en silence, s'est retourné et il est parti sans me dire un mot. J'imagine que dans un monde idéal nos parents s'inquiéteraient, notre père exigerait de savoir ce qu'il fait de ses journées. Le monde n'est pas idéal. On bricole chaque journée avec le peu d'éléments que l'on a en main. Depuis deux ans, c'est comme si les parents avaient oublié l'existence de Norbert. Il fait ce qu'il veut. Tant que personne ne s'en plaint, ni papa ni maman n'y trouvent à redire.

Il y a un an et demi, Norbert a trouvé une grenade dans une maison abandonnée et il a eu l'idée géniale de l'emporter avec lui au collège et de la brandir le midi, à la cantine. C'est la chose dont il ne faut pas parler à la maison. Autant dire qu'à la suite de cet épisode Norbert était resté dans le collimateur des professeurs, des élèves, des surveillants comme du proviseur. Il avait

échappé de peu à l'exclusion. Et les choses avaient lentement empiré : il était le gars bizarre, le dingo, le type qui aurait pu tuer tout le monde. Au fil des mois, Norbert s'est retrouvé séparé des élèves par un mur invisible. Et je crois bien qu'il n'a pas fait beaucoup d'efforts pour aller vers les autres. Même ses amis de toujours ont fini par se lasser de lui et de ses silences. J'étais en CM2 à l'époque, j'ai compris l'année suivante, quand je suis rentré en sixième, que Norbert avait laissé des traces indélébiles au collège. On m'a regardé de travers, on riait dans mon dos. J'étais le frère du tordu. Dans la cour, je voyais Norbert toujours seul. Personne ne l'embêtait, même les caïds du collège avaient un peu peur de lui. Un gars capable d'avoir une grenade dans son sac, vaut mieux lui ficher la paix. Puis il a commencé à sécher, à arriver systématiquement en retard, à ne plus rien faire en classe. Fatalement, comme il était en sursis, il s'est fait virer et il a fini cette année dans un autre collège, où ses résultats ne se sont pas améliorés. Je suis même persuadé que Norbert s'en fiche, qu'il a tout fait pour être renvoyé une seconde fois. Cela l'aurait arrangé. La seule fois où il a parlé de son nouveau collège, il a dit qu'on le traitait comme un pestiféré. Mon frère, il pense que son avenir est tout tracé. Alors il ne voit pas pourquoi il doit apprendre des verbes irréguliers anglais, des théorèmes ou le nombre d'habitants de pays où il n'ira jamais. *Je ne suis pas pressé de finir au chômage, il dit, ou vendeur de nourriture pour chiens, ou je ne sais quoi. Un jour, j'aurai seize ans et plus personne ne pourra me forcer à aller apprendre des trucs qui ne servent à rien.*

Quand il dit des trucs comme ça, il devient tout rouge et ça finit en crise : papa s'énerve, maman part pleurer dans sa chambre. D'un côté, je comprends Norbert : plus jeune, il

avait trimé, mais apprendre ce n'est pas son truc. Il a totalement décroché. Et le changer d'établissement ne guérit pas son manque de motivation en classe.

Notre père, il fait le malin, il parle tout le temps du travail à l'école, il nous répète qu'il faut que nous ayons les meilleures notes pour pouvoir choisir nos métiers plus tard. Son truc, c'est de dire que si on travaille mal on finira maçon. Je ne sais pas pourquoi maçon et pas balayeur ou équarrisseur dans un abattoir. À l'entendre, il n'y a pas pire métier. Ça me fait bien rire, papa n'a jamais été capable de signer un contrat de travail de plus de trois mois. Maman n'arrête pas de conseiller à Norbert d'aller jusqu'en troisième pour avoir son brevet. Qu'est-ce qu'il va en faire de son brevet ? L'encadrer et le mettre dans sa chambre ? Ce n'est pas un brevet qui l'aidera à trouver du travail.

Je ne dis rien, je suis plutôt content que ce soit Norbert et pas moi qui soit dans le collimateur. J'ai fini ma sixième tranquillement, presque plus personne ne parle de lui au collège, si les élèves n'oublient pas qu'un dingo a failli tuer tout le monde, ils oublient que c'est mon frère.

L'an dernier, Norbert a redoublé.

Tout au long de l'année, quand Norbert arrivait en retard en classe – c'est-à-dire un jour sur deux – et que la vie scolaire téléphonait à la maison, c'est sur papa qu'ils tombaient : chaque fois ils le réveillaient.

Un soir, à table, Norbert a dit qu'il se lèvera à l'heure quand papa décidera de faire autre chose de sa vie que de dormir jusqu'à midi. Il s'est pris une claque. Il a fixé papa dans les yeux, une seconde de stupeur et de colère s'est éternisée, et il est parti dans sa chambre.

Parfois, je voudrais aller vers lui. J'essaie, je lui dis un truc ou deux, je frappe à la porte de sa chambre. Mais il ne répond pas, ou me demande de le lâcher. Alors je laisse tomber. Je ne sais pas à quoi ça devrait ressembler une relation entre deux frères. Je n'ai que lui. Papa a une sœur qu'il ne voit jamais, un frère qu'il n'appelle que s'il a un service à lui demander, et maman est fâchée avec toute sa famille.

Ce matin, je suis encore au lit, j'entends Norbert se lever en faisant un boucan terrible, je regarde l'heure : 7 h 20. Je suis réveillé, mais je n'ai pas envie de croiser ce balourd, j'attends qu'il claque la porte pour me lever à mon tour.

Mon père ronfle dans sa chambre et ma mère est déjà partie travailler. Maman est préparatrice de commandes en pharmacie, c'est joli sur les fiches que font remplir les professeurs, ça ressemble presque à un vrai métier, on dirait qu'elle accomplit un travail intéressant. Préparatrice de commandes, cela signifie qu'elle passe ses journées dans un gigantesque entrepôt trop chaud l'été et trop froid l'hiver. Là, sur des kilomètres de rayonnages, s'alignent des médicaments de toutes les marques pour soigner toutes les maladies. Du matin au soir, ma mère prend des bordereaux et remplit des cartons qu'elle pousse sur un petit chariot. Un beau métier où il suffit de savoir lire pour ne pas se tromper de boîte. Et le soir, quand elle rentre, elle s'effondre sur le canapé en se plaignant d'avoir mal aux pieds. Un jour, Norbert était de sale humeur, pendant qu'elle gémissait à cause de sa fatigue, il lui a dit d'aller prendre des médicaments plutôt que de les mettre dans des cartons. C'est vrai, il y a forcément des pilules ou des pommades pour soulager ses jambes et ses

pieds d'avoir piétiné durant huit heures. Ce jour-là, comme souvent, mon père a réagi en lui donnant une gifle. On ne parle pas comme ça à sa mère, papa a crié. Une baffé et l'affaire a été close. Papa a ajouté que Norbert était bien content d'avoir une mère qui rapporte un salaire à la maison.

Mon frère n'a pas bronché. Je me suis dit que papa est lui aussi bien content que sa femme travaille à sa place, mais j'ai gardé mes pensées pour moi. Ma mère pleurait, c'était assez. Je n'aime pas la voir triste.

Norbert s'est juste enfoncé un peu plus dans le silence, moi j'étais encore une fois content que l'orage évite de gronder dans ma direction.

D'une certaine façon, c'est pratique d'avoir un frère comme Norbert. Un frère qui insulte un prof, change de collègue, trimballe une grenade dans son cartable, accumule zéro sur zéro, redouble, ça me permet d'être invisible. Je passe en cinquième, j'ai des notes ni trop hautes ni trop basses, je ne fais pas trop de bêtises, je ne réponds pas à mes parents, alors je suis transparent. Papa et maman me fichent la paix.

Je m'égare, ce n'est pas facile de bien raconter, je ne sais pas faire, je n'ai jamais aimé les rédactions, les exercices de français. Même à l'école primaire, quand il fallait raconter le soir de Noël ou inventer la suite d'un texte, je restais sec. Je voulais dire que, ce matin, quand Norbert a ouvert la porte de la cave, le fugitif lui est tombé dessus.

D'après ce que m'a raconté mon frère, il descend les escaliers, va jusqu'à la cave, pousse la porte qu'il n'avait pas fermée

la veille et sans comprendre se retrouve propulsé contre le mur du couloir. Une silhouette a foncé droit sur lui et lui a porté un coup de tête en plein dans le plexus. Le crâne de Norbert cogne contre les parpaings, pas assez pour l'assommer, assez pour lui faire mal et lui laisser une bosse impressionnante en souvenir. Il glisse au sol, lève les yeux, et il voit le fugitif, un homme étrange. Physiquement étrange. Sa peau est blanche, tellement qu'elle paraît peinte ou recouverte de farine. *J'ai déjà vu des gens pâles mais jamais à ce point : il a la couleur d'une feuille de papier, avec une ou deux taches brunes sur le visage*, m'a raconté Norbert. *Son nez est épaté, ses lèvres sont très épaisses, ses cheveux sont coupés en brosse*. Quand mon frère me décrit l'étranger, il m'explique avoir pensé à un Noir qui s'est peint en blanc.

Ignorant qu'à cet instant précis mon frère est au sol à cause d'un fugitif, je sors des toilettes et la sonnette de la porte d'entrée retentit. Comme papa dort encore, je regarde par l'œil-leton. Un type en costume se tient dans le couloir, raide, le visage sec. Il a vu que quelqu'un a regardé. Il sonne encore et – sans me l'expliquer – je ne réponds pas. Je reste à le regarder. Depuis que la mairie a annoncé la réhabilitation du quartier, ça n'en finit plus de sonner à notre porte : les élus viennent pour soi-disant nous écouter, les employés de la société de HLM passent pour nous expliquer les travaux, des locataires ont monté une association pour protester contre la rénovation. Le type attend encore quelques secondes ; ce n'est pas un habitant de la tour, ce n'est pas non plus un démarcheur : qui ferait du porte-à-porte avant 8 heures du matin ? L'homme a un petit rictus agacé. Il n'a pas vraiment l'air de travailler à la mairie.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

*Plus hauts que les oiseaux
Et les lumières dansaient dans le ciel
La plus grande peur de ma vie
Dans la forêt de Hokkaido*

Collection MÉDIUM +

*Aussi loin que possible
Les étrangers*

Collection THÉÂTRE

*Cache-cache
Pebbleboy*

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2019

ISBN 978-2-211-30208-1

Couverture : Tony Weller/Getty Images (immeuble)
Shutterstock (ciel étoilé)